

Annexes

Annexe 1 : Sigle du patrimoine

Annexe 2 : 7 mots pour débiter la visite au musée

Annexe 3 : Photos du bel étage

Annexe 4 : Dessins de la maison Autrique par François Schuiten

Annexe 5 : Pavés informatifs - La visite au musée

Annexe 6 : Un menu datant de 1894

Annexe 7 : Texte sur la domesticité

Annexe 8 : Texte *Hommage à notre Paula*, de Anne Olivier

Annexe 9 : Article *Ligue des travailleuses domestiques, ligue des oubliées*, de Magali Verdier

Annexe 10 : Un extrait de *Jours de famine et de détresse*, de Neil Doff

Annexe 11 : 3 photos issues des *Cahiers de la Fonderie* (n°42)

Annexe 12 : Plan d'une mansarde

Annexe 13 : Photo d'une famille, issue des *Cahiers de la Fonderie* n°6

Annexe 1 : Sigle du patrimoine



menuiserie

départ d'escalier

plafond

fenêtre

Annexe 2 : 7 mots pour débiter la visite au musée

marbre

parquet

mosaïque

Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



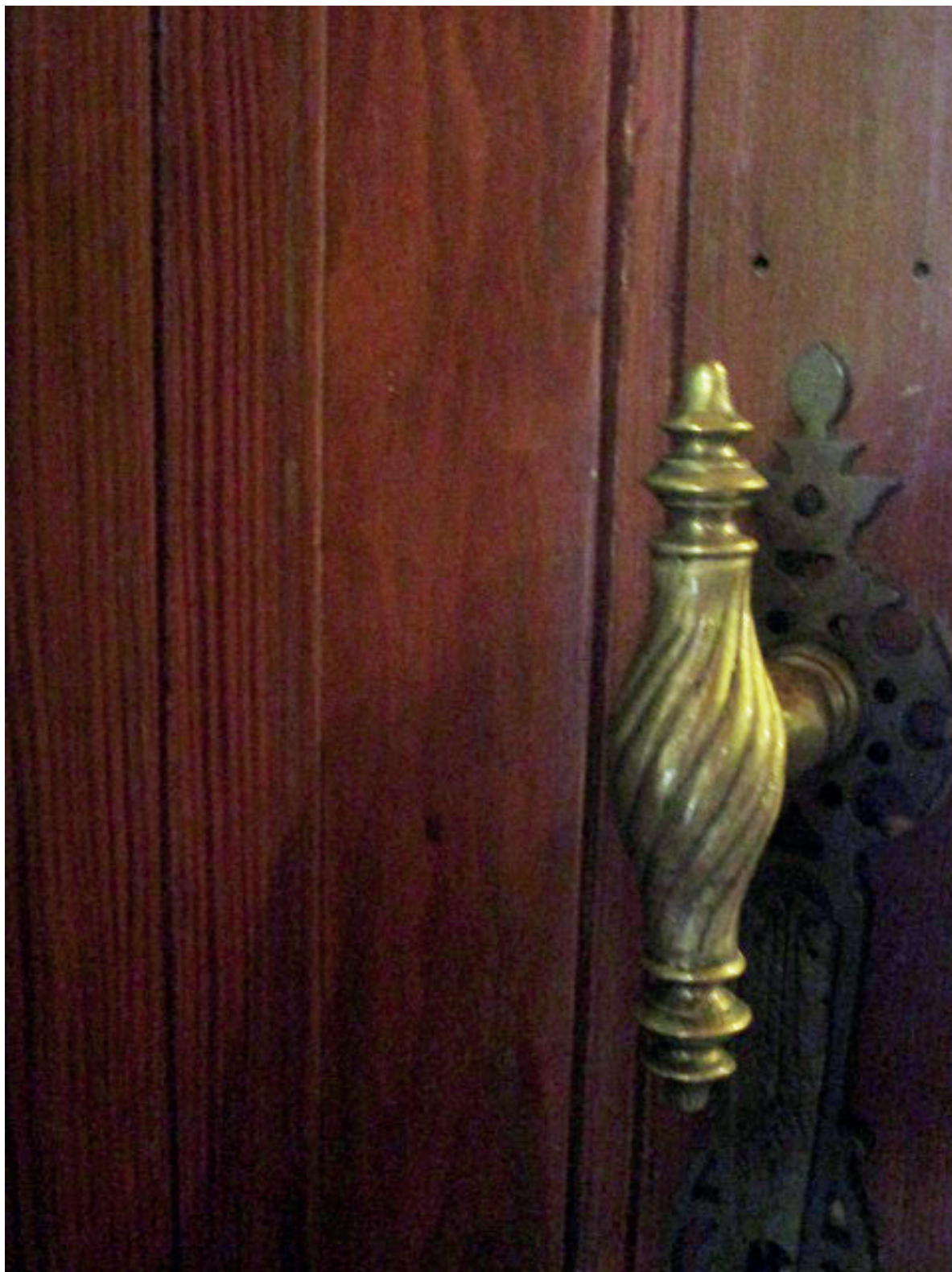
Annexe 3 : Photos du bel étage



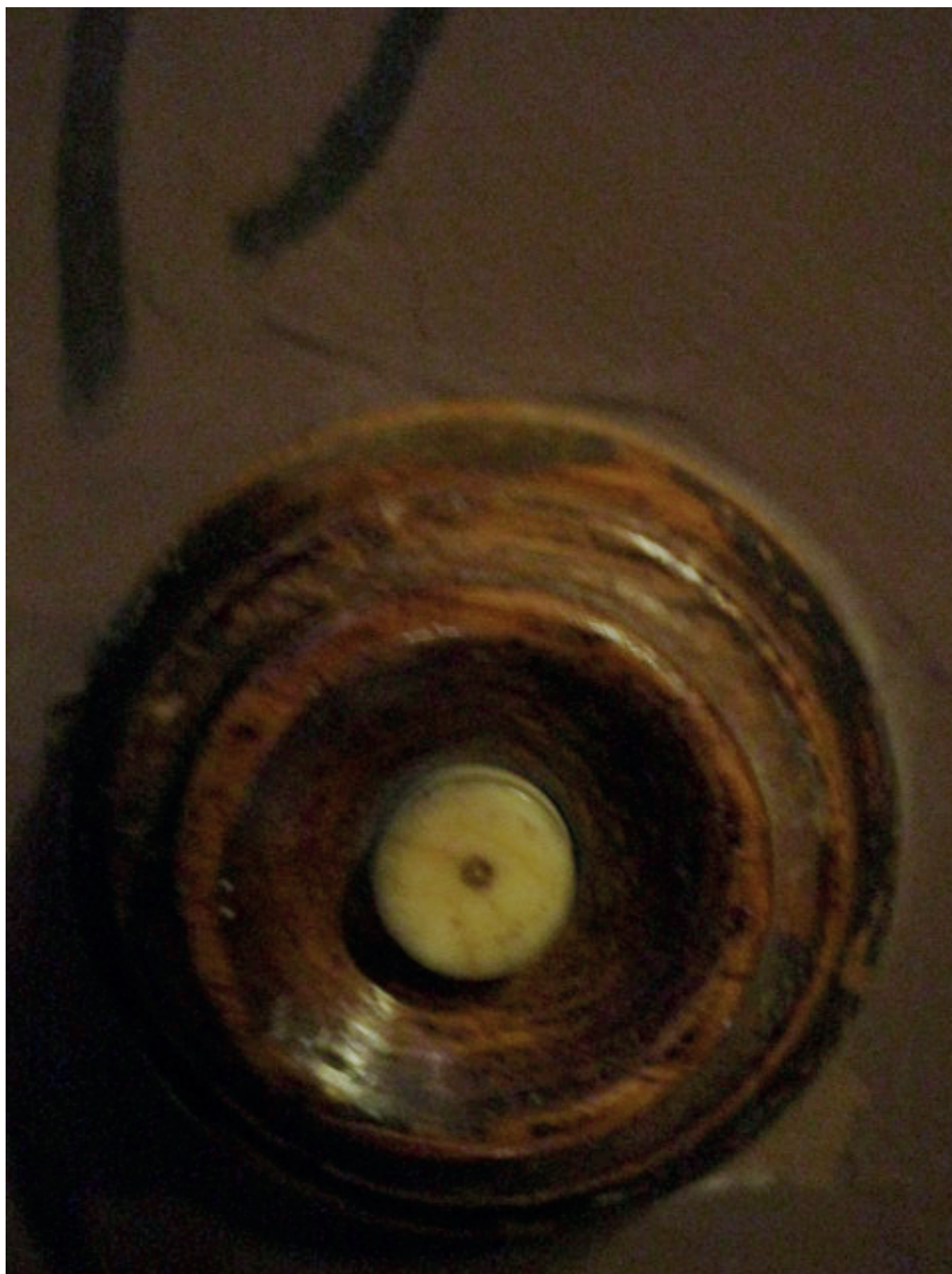
Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



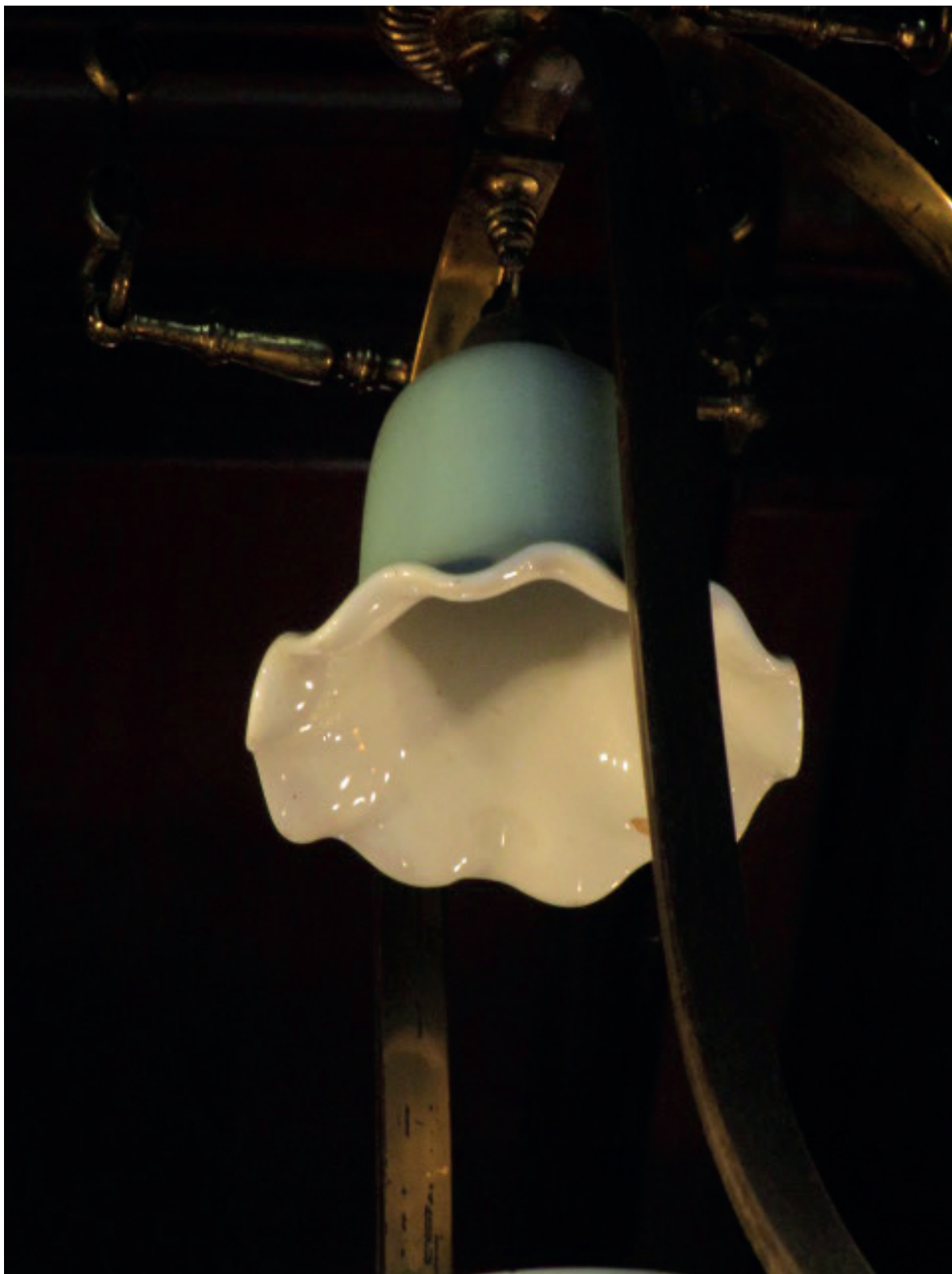
Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



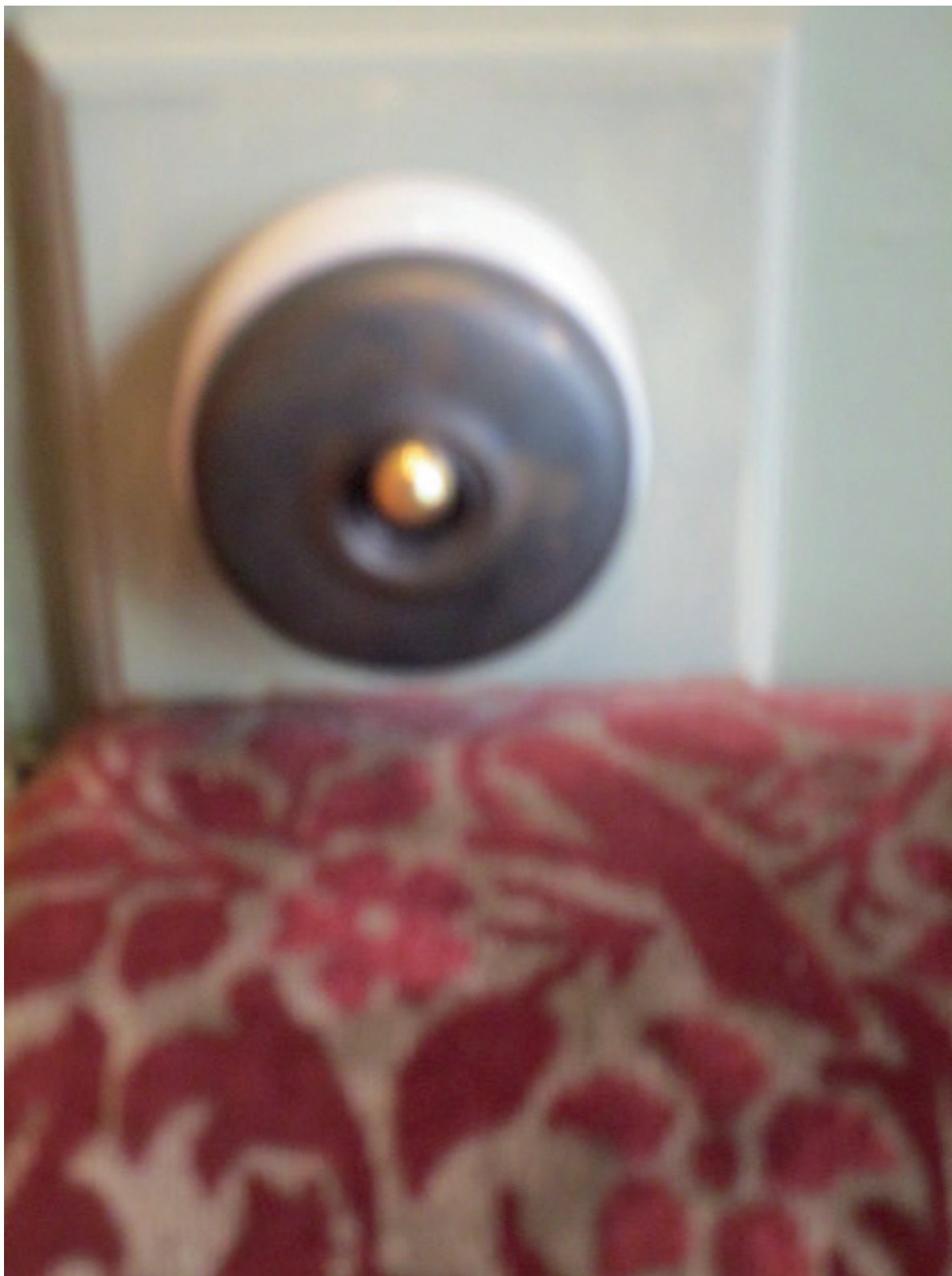
Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



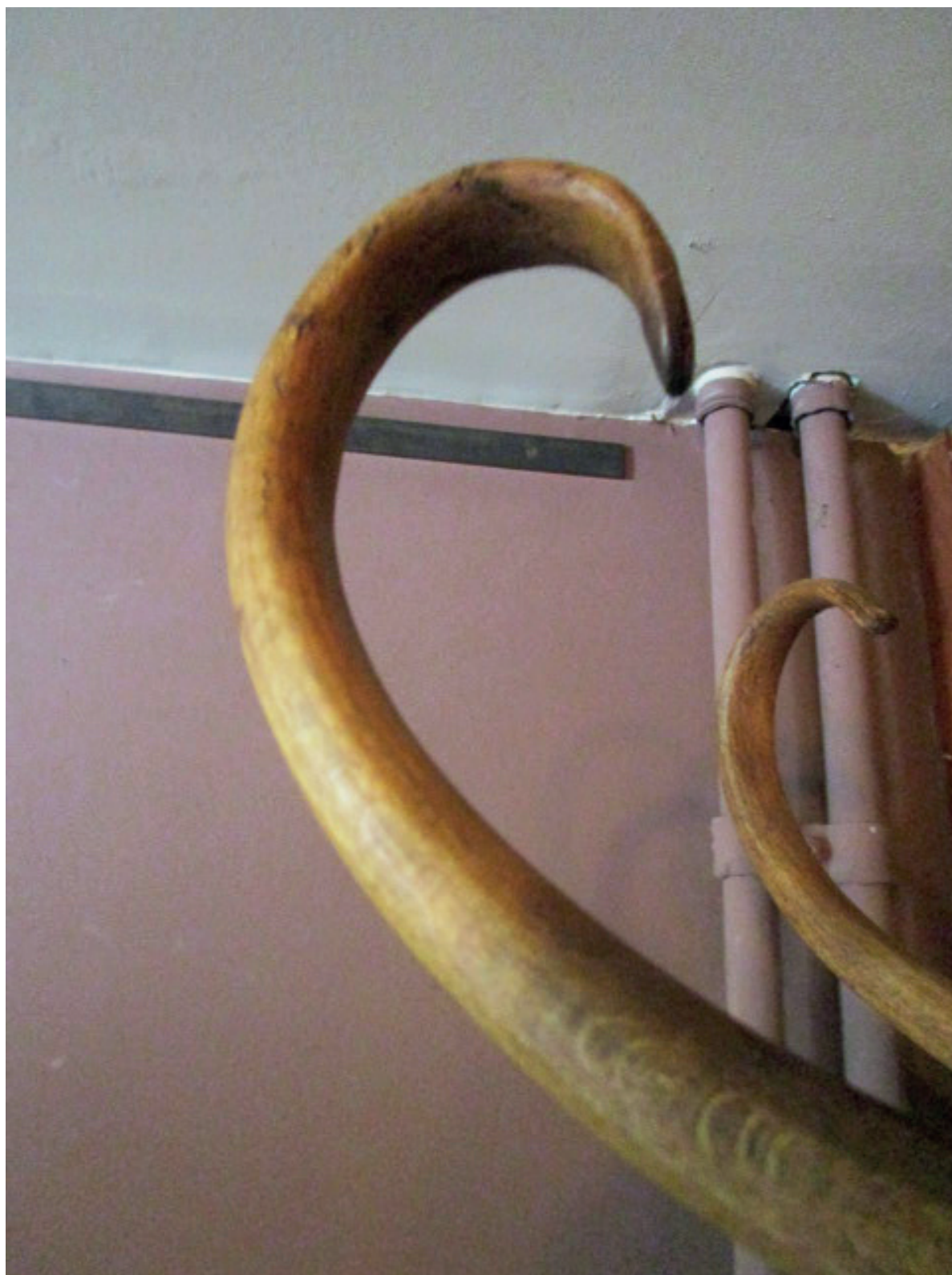
Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 3 : Photos du bel étage



Annexe 4 : Dessins de la maison Autrique par François Schuiten (1/2)



Annexe 4 : Dessins de la maison Autrique par François Schuiten (2/2)



Pavé informatif 1

Parquet, granito, mosaïque montrent les techniques et les goûts de recouvrements du sol à l'époque de la construction de la maison. Ces techniques font appel à des métiers spécifiques. Peut-être que certains de vos groupes pourront les commenter.

Chauffage : ces vieux radiateurs évoquent le temps où le chauffage central était alimenté de coke, ce charbon était entreposé en sous-sol, ainsi que la chaudière.

Le luminaire évoque l'époque avant l'électricité, époque où des lampes à pétrole et des lampes au gaz illuminaient les pièces. En 1904, la Maison Autrique est connectée à l'électricité.

Pavé informatif 2

À cet étage, différentes espaces correspondent à des fonctions spécifiques de la maison. La pièce côté jardin appelée Véranda accueille les plantes et est un espace voué aux loisirs. La pièce centrale, elle, est la salle à manger, pièce utilisée lorsqu'on invite des convives. Elle rappelle la décoration néo-renaissance flamande avec des plafonds à caissons, cette cheminée imposante avec ce granit coloré, ces lambris en chêne.

La pièce côté rue est scindée en deux, une plus petite et l'autre plus large, espace d'accueil des invités et entrée du musée aujourd'hui.

Pavé informatif 3 : loisirs, la pièce « Véranda »

La pièce qui s'ouvre vers le jardin avec une grande fenêtre se nomme Véranda. Cet espace est dédié aux plantes, elle se rapproche des serres et des jardins d'hiver fort à la mode au 19e siècle. Les plantes venues de loin sont à la mode. Le jardin botanique (créé à Bruxelles en 1829) est un lieu qui suscite un grand intérêt. Le souhait d'en faire

de même chez soi, de cultiver des plantes rares est apprécié. Le palmier devient une plante à succès, on y trouve aussi des orchidées, des iris, des dalhias...

Le jardin lui aussi est aménagé, même petit, il est important pour ses habitants.

La grande fenêtre éclaire également la pièce centrale

Un autre loisir est certainement celui du piano qui trône aujourd'hui dans cette pièce.

Pavé informatif 4 : loisirs, le piano

Le piano est aussi un loisir très répandu à l'époque. Toute famille bourgeoise se devait d'avoir un piano et chaque membre de la famille excellait dans cet art. Les cafés populaires avaient très souvent des pianos, les clients chantaient alors des rengaines connues. De nombreuses fabriques se sont installées à Bruxelles durant le 19e siècle. Entre 1820 et 1845, 61 facteurs de piano s'installent à Bruxelles, dont 40% sont originaires des Etats germaniques. Dans les années 1930, l'entreprise Hanlet situé en face du Botanique en fabriquait 300 par an et ce n'était pas la seule usine à Bruxelles. Aujourd'hui, plus aucune fabrique n'existe encore, les pianos sont importés surtout du Japon.

Voir Les cahiers de La Fonderie, *Made in Brussels*, n° 59, p.47-48

Pavé informatif 5 : le savon Sunlight, le Congo et le colonialisme.

Le savon Sunlight est présenté par William Lever à l'exposition internationale de 1888. En 1905, une usine s'installe à Forest. L'entreprise est très bonne en publicité, on en trouve beaucoup dans les journaux. On voit des savons-briques Sunlight entrer

dans toutes les maisons, ces maisons ressemblent à celles de la Grand-Place. Coup de pub sur base nationale.

Le savon est réalisé avec de l'huile de palme. Sur fond d'exploitation coloniale, dans les années 30, l'Etat belge confie des terres du Congo à l'entreprise Lever qui les gère pour la culture de palme. Cette exploitation est très lucrative : le faible coût de la main-d'œuvre, les livraisons obligatoires, le travail forcé étaient habituels. Révolte et répression dans le sang ne font pas exception.

Voir Les cahiers de La Fonderie, Le travail des femmes, n°39, « *le rude labeur de la lessive* » Christine A. Dupont, p.57-60. Insert de la pub de Sunlight de 1912.

Voir : *Le Congo colonial, une histoire en questions*, sous la direction d'Idesbald Godderis, Amandine Lauro et Guy Vanthemsche. P.167-181, *L'agriculture dans le Congo colonial. Un succès aux dépens de la population rurale ?* par Yves Segers et Leen Van Molle. Voir également p.135, Frans Buelens.

6 : Fiche d'identité de la famille Autrique

Si l'étage inférieur, appelé bel étage, était les pièces de réception, le salon du 1^e étage était la pièce de vie de la famille Autrique. Le soir, monsieur Autrique, sa femme et leur fils s'y retrouvaient pour discuter, lire les journaux, lire un livre, madame réalisait parfois des travaux de couture.

Monsieur s'appelait Eugène, Eugène Autrique. Il était issu d'une famille de quatre enfants. Il ne provenait pas d'une famille fortunée, mais d'une famille bourgeoise. Il fit des études et obtint le diplôme d'ingénieur mécanicien.

Il a travaillé à l'Ecole polytechnique de Bruxelles -ULB- et là il a rencontré l'architecte Horta qui construit sa maison en 1893, il s'installa avec sa femme et leur fils en 1895. La famille y resta 12 ans.

Ses oncles et cousins étaient artistes, industriels notamment au Mexique et au Congo.

En automne 1907, il vendit sa maison et s'installa à Tervueren dans une villa avec jardin.

Il décéda en 1912.

En 1907, la maison fut achetée par Alfred Duchateau, ingénieur, membre d'une famille active dans l'acier. Il construit des ateliers près de la gare de Schaerbeek « *les meules Duchateau* », l'usine comptait jusqu'à 150 ouvriers.

Ensuite, la maison passa à son jeune frère. La famille Duchateau en sera propriétaire jusqu'en 1986, date à laquelle la maison a été vendue. Dans les années 40, un ébéniste habitera la maison.

Aujourd'hui, la Maison Autrique est propriété communale et une asbl gère le musée.



le personnel de maison, la domesticité à l'époque de la Maison Autrique

Le personnel de maison, la domesticité, la bonne, tous travaillent dans les maisons bourgeoises à Bruxelles, à la Maison Autrique comme ailleurs. La liste des tâches réalisées est bien longue. Nous avons nommé dans la cuisine-cave de nombreuses actions :

Celles de la cuisine : nettoyer, cuisiner, laver, ranger, hacher, écraser, cuire, faire du café, mettre en pot...

Celles de la buanderie : nettoyer, repasser, coudre, réparer, lessiver, plier, ranger...

Il va de soi que son travail ne s'arrête pas à la cuisine-cave, la maison entière est nettoyée, du haut en bas. Faire la lessive est aussi un travail très ardu, rincer le linge, le porter humide de la cave au grenier pour qu'il sèche... Apporter les repas, servir les repas... la journée est longue de travail.

La Maison Autrique n'en a gardé que peu de souvenirs si ce n'est les espaces de travail en sous-sol. À côté du grenier, deux chambres de bonnes sont marquées par deux portes. Ces chambrettes sous le toit, donc mansardes, étaient courantes : pas de chauffage l'hiver, chaud l'été.

On peut lire que ces chambrettes étaient très sommaires : un lit, pas de matelas, une simple paille, un bassin et le pot d'eau, pas ou peu de lumière.

Les journées de travail étaient longues, souvent elles débutent à 7h pour se terminer à 22h. Elles peuvent être de 15h à 18h de travail continu.

Le personnel de maison est recruté dans les campagnes éloignées de la ville. Les différences entre ville et campagne, et surtout les modes de vie et les conditions d'hygiène étaient très différentes. *«Pour les maitresses citadines, les servantes apparaissent comme mal dégrossies, bref, de véritables souillons !¹»*

1 : Piette Valérie, Domestiques et servantes, des vies sous condition. Essai sur le travail domestique en Belgique au 19e siècle. Classe des Lettres, Académie royale de Belgique. 2000, p.521

Hommage à notre Paula

Chez mes parents, nous avons toujours eu des servantes. Paula était l'une d'elles. Aujourd'hui, quand je pense au travail qu'elle abattait quotidiennement pour sans doute un bien maigre salaire, je ressens de la tristesse et même de la révolte : c'était véritablement de l'esclavage ! Du plus loin que je m'en souviens, je n'ai pas souvent vu Paula sourire...

Paula était chargée de tenir une grande maison : sans machine à laver, elle faisait la lessive pour dix personnes. Elle ouvrait la porte aux clients de mon père : chaque après-midi, elle montait une dizaine de fois l'escalier des sous-sols au rez-de-chaussée pour aller ouvrir la porte. Elle préparait les repas, servait à table, desservait, lavait la vaisselle, récurait le corridor de marbre blanc ainsi que les sous-sols... Sa vie se passait dans trois pièces en enfilade au sous-sol : une salle à manger, une petite pièce avec la chaudière à charbon et la cuisine qui se terminait par une petite cour extérieure. Le soir, éreintée, elle montait dans sa mansarde non chauffée l'hiver et surchauffée l'été.

Paula ne s'occupait pas de nous les enfants, c'était la tâche de maman. Je voyais Paula uniquement pendant les repas que nous prenions tous ensemble dans la salle à manger. Paula, elle, mangeait toute seule dans la cuisine, en nous tournant le dos. Cela me rendait un peu triste. Lors d'une soirée, mon père l'a invitée dans notre salle de jeux où la famille se réunissait. Elle s'est installée dans le fauteuil, tellement contente.

De temps en temps, elle sortait avec des copines au cinéma. Elle avait droit à un week-end de congé par mois. Elle quittait alors la maison le samedi après avoir lavé la vaisselle de midi et revenait le dimanche soir ! Elle habitait très loin de chez nous, dans un petit village de Flandres dont je ne me rappelle plus le nom.

Paula désirait tellement me présenter à sa famille qu'un jour elle demanda à ma mère si je pouvais l'accompagner. Je devais avoir cinq ou six ans. Cela se passait en 1936 ou 37. Avec l'accord de ma mère, nous voilà parties, Paula et moi, ma petite main calée dans sa grande main rugueuse. Après avoir pris le bus pendant un long moment, nous sommes arrivées à destina-

tion, c'est-à-dire en bordure d'une rivière. Ce jour-là, il faisait brumeux, sombre et humide. Le seul moyen de franchir ce cours d'eau était de faire appel au rameur. Le rameur tenait le café en face de l'embarcadère. Il a servi son dernier client puis nous a rejointes. Je crois bien qu'il se prenait pour un vrai marin, il en avait l'allure, la casquette et la barbe. Mes vêtements de ville n'étaient pas très appropriés à cette aventure. Je n'étais guère à l'aise en m'installant dans sa barquette avec mon petit baluchon, mais Paula veillait sur moi.

De l'autre côté de la rivière nous attendait le frère de Paula venu nous chercher en charrette à bras. Il m'installa dedans avec les bagages. Les roues étaient en bois et j'eus bien du mal à me tenir tant j'étais secouée. Une fois devant la maison, quel tintamarre : le chien aboya en venant à notre rencontre, les poules, les oies et les canards nous accueillirent en poussant de grands cris.

Les parents de Paula nous attendaient sur le pas de la porte. Ils nous ont conduites dans une vaste pièce, une pièce unique, avec en son centre un grand feu qui réchauffa instantanément les transies que nous étions. Ils étaient chaleureux, s'empres- saient autour de nous. Comme je ne les comprenais pas, Paula servait d'interprète. Très vite, tous les voisins défilèrent pour me voir, sans que je comprenne très bien ce qui provoquait leur curiosité. Je voyais Paula fière de l'intérêt que je suscitais.

Très vite vint l'heure du coucher. « Ici on se couche avec les poules » a dit le père de Paula. Il n'y avait pas de chambres, pas de confort. Autour du feu central nichaient des alcôves, sortes de cavités dans les murs à différentes hauteurs dans lesquelles chacun trouvait place sous un gros édredon. Toute la famille dormait là. Ce soir-là, je dormis dans le même lit que Paula. C'était convivial parce que la conversation s'engageait entre tout ce petit monde. Bien entendu, je ne comprenais pas un traître mot de ce qui se disait, mais ces sons qui peu à peu se dissipaient me bercèrent jusqu'à m'endormir.

Le dimanche matin, le père et le frère m'emmenèrent voir les vaches et les porcs. Les poules couraient derrière nous. Avec mes petits souliers vernis je n'étais pas prête à aller dans les prairies, aussi m'a-t-on donné une paire de bottes déjà bien crottées. J'étais aux anges ! Dès le dimanche midi, il nous a fal-

lu plier bagage si nous voulions être de retour à Bruxelles avant la soirée. Les adieux furent touchants. On me fit promettre de revenir quand ce serait la kermesse. J'ai conquis ce village et ce village m'a conquise. Je me rends compte à présent que j'ai vécu là une expérience unique à l'âge de cinq ans. Je ne me suis pas privée d'en faire le récit aux enfants de mon âge dès mon retour à Bruxelles.

Un dimanche soir, Paula ne rentra pas. Nous n'en avons pas été averties. Ma mère était furieuse. Lorsque Paula arriva le lundi matin, ma mère ne voulut rien savoir de ses explications. « *C'est scandaleux* » disait-elle. Pauvre Paula ! Je trouvais cette réprimande très injuste de la part de ma mère car je savais où se trouvait son village, combien d'heures il fallait pour y arriver... Ma mère était dure, mais Paula osa lui tenir tête, ce qui força mon admiration.

Paula avait une vingtaine d'années. Elle resta deux ou trois ans à notre service. Je n'ai aucune idée de ce qu'elle est devenue après son départ.



DOSSIER

LIGUE DES TRAVAILLEUSES DOMESTIQUES, LIGUE DES OUBLIÉES

Magali VERDIER

Membre de l'Organe d'Administration de l'Université des Femmes

La crise sanitaire inédite de la COVID 19 a provoqué un séisme socio-économique de par le monde entier pour des pans entiers de la société déjà sur le fil bien auparavant. Le MOC (Mouvement Ouvrier Chrétien) de Bruxelles a souhaité donner la parole à ceux et celles absente-s des radars des médias *mainstream*. Parmi les laissés-pour-compte, il a voulu mettre à jour la réalité des travailleuses domestiques de la Ligue des travailleuses domestiques de la CSC Bruxelles subissant de plein fouet le confinement. Elles ont écrit des lettres témoignant de leur ressenti, de leur quotidien, leur colère, espoir et désespoir.

Ce sont quatre lettres de colère, quatre lettres de crainte, quatre lettres d'incertitude économique et relationnelle, quatre lettres d'amour envoyées à celles et ceux qu'elles ont laissé dans « leur là-bas ».

Ce sont des « Lettres adressées à toute-s celles et ceux qui ne nous voient pas ! », comme le dit l'une des autrices, celles qui ne sont pas vues mais qui sont pourtant si indispensables pour combler les failles de l'État, « bonnes » à tout faire, « bonnes » d'enfants, mais socialement, il leur est renvoyé qu'en fait, elles ne sont pas « bonnes » à être gardées ni même à être consultées sur leur devenir, dès lors que la crise survient.

Rejetées par leurs employeurs comme par les institutions en charge de la régularisation, celles qui sont sous-payées, sous-dotées de droits mais indispensables pour externaliser certaines tâches, sont aussi traitées de manière sous-citoyenne.

Ces quatre lettres résonnent comme un appel à reconnaissance, et nous renvoient à l'exigence que nous devons avoir de nous engager humainement à leurs côtés comme elles s'engagent quotidiennement aux nôtres.

15 MARS 2020

À mes superbes filles,

J'espère que vous allez bien depuis cette pandémie qui fait le tour du monde. Je vous écris à toutes les deux et j'espère que vous serez en mesure de lire ceci. Bien que je veuille cacher ma situation actuelle ici, je pense que vous êtes toutes les deux assez mûres pour comprendre ce qui va se passer à l'avenir. Je dois dire que le coronavirus m'a frappé de plein fouet. Outre la peur de tomber malade ici en sachant que je suis sans papiers, je n'ai pas le droit d'obtenir une assurance médicale, c'est pourquoi il est très difficile pour moi d'être malade en Belgique. Je ne sais même pas si le gouvernement ici s'occupera de moi si je tombe malade. Cela m'a frappée d'autant plus durement que je pensais que la famille que je servais, dont je m'occupais depuis plus de 5 ans, travaillant comme une folle 45 heures par semaine, du lundi au samedi et en étant payé 7€ de l'heure, finirait par s'occuper de moi au moins pendant cette période difficile. Je suis restée avec eux pendant ces années parce que j'ai appris à les aimer malgré le fait que je sois sous-payée. Quand ils m'ont dit que j'allais arrêter de travailler pour eux parce

qu'ils ne pouvaient plus me payer, ils ne se sont même pas souciés de me demander comment j'allais vivre correctement. J'ai un appartement à payer chaque mois, je dois me nourrir, et surtout, je soutiens des familles aux Philippines, sachant que vous êtes aussi touchées par cette pandémie. Je ne sais pas ce qui va nous arriver à partir de maintenant...

Marilou

18 MARS 2020

Lettre adressées à toute-s celles et ceux qui ne nous voient pas !

Je m'appelle Maria. J'ai juste une petite histoire à propos de ma situation, la même que celle des personnes qui luttent contre la crise et qui essaient de survivre sans travail, sans salaire et bien sûr sans chômage temporaire. Ce n'est pas la même chose avec les travailleurs qui ont des papiers légaux et un permis de travail... Qui vous a dit de travailler en Belgique ? Personne, mais nous prenons le risque de voyager en tant que travailleurs d'outre-mer pour aider notre famille. Ma famille, mes enfants pour

leur donner un bon avenir, pour soutenir leurs besoins, paiement dans les écoles, projets dans les écoles, nourriture, allocation, vêtements, etc. C'est pourquoi nous sommes ici en Belgique, même si c'est très dur pour nous d'être loin d'eux. Je ne pense qu'au jour où je serai avec mes enfants, ma famille et que ce jour nous pourrions nous serrer dans les bras et rire ensemble. J'ai travaillé comme aide auprès de la famille diplomatique pendant 7 ans, mais après cela, mon contrat s'est terminé. Heureusement, j'ai pu continuer à travailler ici en Belgique tant que j'avais quelqu'un pour continuer mon permis de travail. J'ai essayé de traiter tous mes documents mais j'ai été refusée plusieurs fois. Je suis donc devenue l'une des personnes immigrées sans-papiers pendant un an. Dans cette situation de coronavirus, pour les immigrés sans papiers comme moi, il est difficile de dire que nous pouvons survivre sans permis de travail. Pas de travail, pas de salaire, pas de chômage, pas de nourriture, pas de salaire pour louer l'appartement, pas d'envoi d'argent pour subvenir aux besoins de nos enfants, mes enfants.

Mariane

27 MARS

Chère J.,

Comme je te l'avais déjà écrit, je suis arrivée à Bruxelles il y a 6 mois avec ma petite fille de 9 ans, avec nos valises pleines de rêves à la recherche d'une meilleure qualité de vie. Elle voulait apprendre plusieurs langues et connaître d'autres cultures ; mais nous avons surtout fui les plus hauts niveaux de corruption, de criminalité et d'insécurité qui avaient infesté le quartier où nous vivions (considéré comme l'un des plus dangereux de la capitale), la vie dans notre pays bien-aimé était trop chère et même si je suis une professionnelle et que j'avais un emploi sûr, les perspectives d'avenir n'étaient pas très encourageantes, d'autant plus que j'étais une mère célibataire. Ma sœur et sa famille (qui est venue il y a quelques mois) nous ont accueillis dans leur appartement et nous ont apporté un soutien financier complet. Il n'a pas été facile de trouver un emploi, le principal obstacle est la langue ; mais j'en ai finalement obtenu un

cette année (en m'occupant d'un bébé). Depuis notre arrivée, j'étais heureuse de voir ma fille et mes neveux progresser à l'école ; entre ma sœur, mon beau-frère et moi, nous pouvions couvrir les dépenses mensuelles.

Tout cela semblait très encourageant, mais soudain nos rêves ont été anéantis. Jenny, la pandémie ne fait pas que causer des décès dans le monde entier, elle tue aussi l'économie des plus pauvres, ainsi que nous, les migrants sans papiers, qui sommes en situation irrégulière dans ce pays et qui avons été renvoyés chez eux par nos employeurs à partir du 13 mars et jusqu'à nouvel ordre. Dans mon cas, mes employeurs ne m'ont même pas appelé pour me demander comment j'allais, si j'avais besoin de quelque chose, si j'avais de la nourriture. Pourtant, ils connaissent ma situation réelle. Ils savent aussi que j'ai une petite fille.

C'est à partir de là que commence notre cauchemar, car tout le temps où nous ne travaillons pas ne sera pas payé, le peu d'argent dont nous disposons s'épuise en achats alimentaires ; de plus, la panique s'est emparée de la plupart des supermarchés et des établissements qui n'acceptent pas l'argent liquide. On ne peut y acheter qu'avec des cartes de crédit, ce que nous n'avons pas donné notre situation légale dans le pays.

Je commence à désespérer non seulement à cause du virus mais aussi de la façon dont nous pourrions survivre sans argent, sans pouvoir envoyer une pension alimentaire à ceux que nous laissons dans notre pays d'origine et qui dépendent de nous ; comme tu le sais, j'ai ma mère qui a 69 ans, dont l'âge la rend vulnérable à ce virus et je crains beaucoup pour sa santé, et dans le cas de ma sœur, son fils, qui lorsqu'il a atteint sa majorité en Belgique, ne pouvait pas étudier ici et a voyagé en Espagne, un pays où il étudie et vit avec l'argent que ses parents lui envoient chaque mois.

Mon amie, je n'ai pas l'intention de t'inquiéter ; je veux juste me défouler et libérer la tristesse que je ressens en voyant tant d'indifférence, de manque d'empathie et de solidarité de la part de ceux qui ont la possibilité d'aider et qui ne le font pas.

Pilar

15 AVRIL

Chère N.,

Comme tu le sais le Corona virus nous a aussi frappés à Bruxelles. Je ne me souviens plus de la date exacte de la fermeture en Belgique. Mais je me souviens de ce jour où mon employeur m'a dit de ne pas aller au travail. La première chose qui m'est venue à l'esprit est de savoir comment je vais payer mon loyer. Je partage mon appartement avec deux autres philippines qui se trouvent dans la même situation que moi, sans papier. Mais Dieu est bon, j'ai reçu l'aide d'amis et même de personnes que je ne connaissais pas qui sont entrées en contact avec moi à travers le syndicat et qui se soucient de la situation des travailleurs sans papiers.

Avec la crise du Corona, figure-toi que j'ai fait des masques. Je ne sais pas si tu étais au courant, mais en plus d'être coiffeuse, je sais aussi coudre. Avec la situation économique difficile des Philippines, j'avais commencé à travailler à l'âge de 18 ans dans un petit magasin de vêtements comme tailleur. Pendant mes pauses, j'ai appris à coudre et à utiliser la machine à coudre. Avant d'arriver en Belgique, je travaillais dans une usine de vêtements où j'y ai appris à coudre. C'est cette compétence qui m'a aidée à traverser cette crise du corona virus. Au lieu de ne rien faire et de m'inquiéter de ce qui allait m'arriver, j'ai décidé de fabriquer des masques de protection. J'ai une machine à coudre, j'ai trouvé des bouts de tissus et voilà, j'ai commencé à coudre des masques de protection. Une personne très gentille d'une ONG qui m'a également aidée à payer mon loyer m'a proposée de m'apporter du textile et d'autres tissus. Je fabrique les masques et quand ils sont terminés, elle les reprend. Jusqu'à maintenant, j'ai déjà fabriqué 450 masques. Je remercie Dieu et je prie toujours pour qu'il nous guide et nous protège de ce virus corona. Restons tous chez nous. Prends bien soin de toi.

Ching Sapallo ▪

Extrait de *Jours de famine et de détresse*, Neil Doff

Ma mère avait déjà brûlé nos joujoux, pour atténuer un peu le froid humide qu'il faisait chez nous. Comme elle n'était accouchée que de dix jours, elle avait peur, disait-elle, d'attraper un frisson.

Nous attendions mon père, qui était cocher chez un loueur : peut-être aurait-il reçu un pourboire, et pourrions-nous acheter des tourbes et du café pour nous réchauffer. De manger, mon Dieu ! on se passerait : il fallait d'abord s'ôter cette rigidité des membres.

Mon père rentra, courbé en deux, les mains dans les poches, tremblant sous son bourgeron de coton.

– Brr... il fait encore plus froid ici que dehors.

– Tu n'as rien, Dirk, pour chercher des tourbes et du café ?

– Non. J'espérais trouver du feu : je croyais qu'une dame devait venir te voir ?

– Elle n'est pas venue, à cause du temps, sans doute.

– Si j'avais su, je me serais couché sous les chevaux. Quel froid ! Quel froid ! On ne m'a pas laissé faire une seule course, aujourd'hui : j'ai dû, toute la journée, nettoyer des voitures à la rue, par cette température. Les cochons ! ils savent bien cependant que, quand je ne reçois pas de pourboires, nous sommes sans pain : ce n'est pas avec leurs trois florins par semaine que je puis entretenir un ménage de neuf enfants.

– J'ai un frisson qui me monte le long des jambes, grelotta ma mère, et dans mon état...

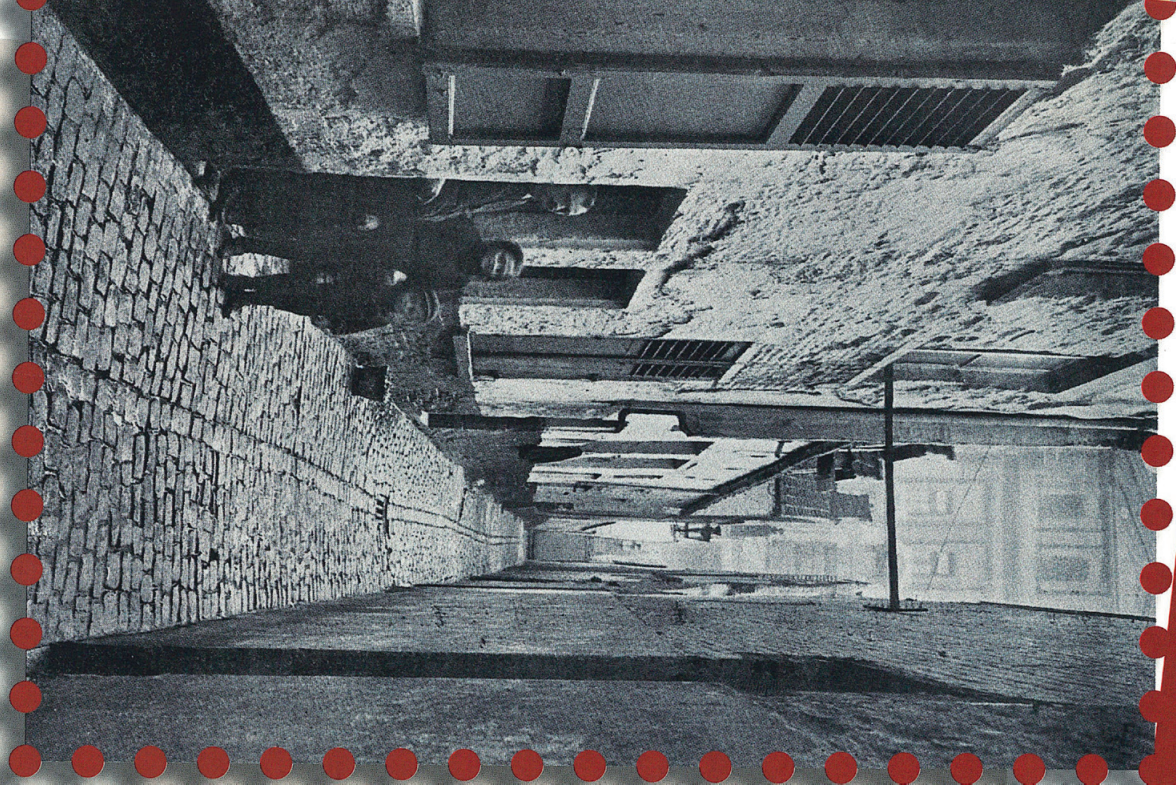
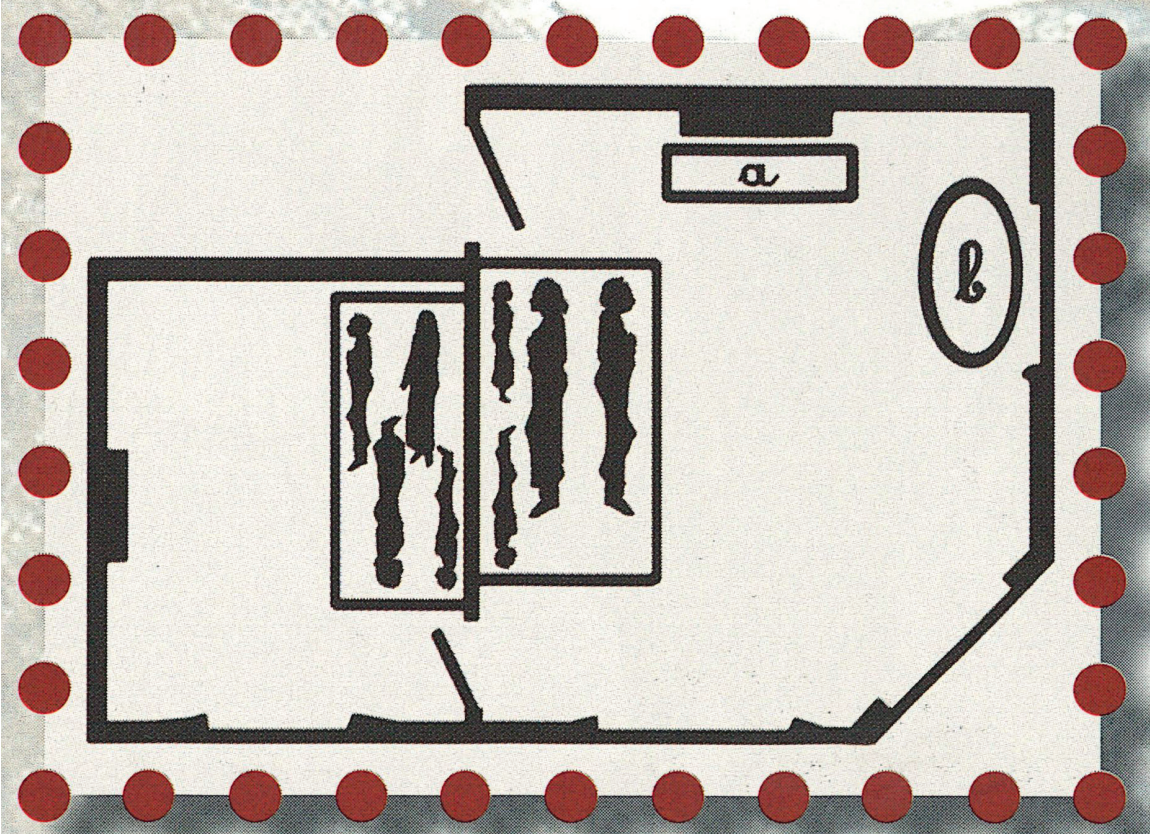
– Nom de Dieu ! Nom de Dieu ! Il nous manquerait qu'il t'arrive du mal. Couche-toi, et vous, les enfants, également : on mangera demain. Il faut absolument du feu.

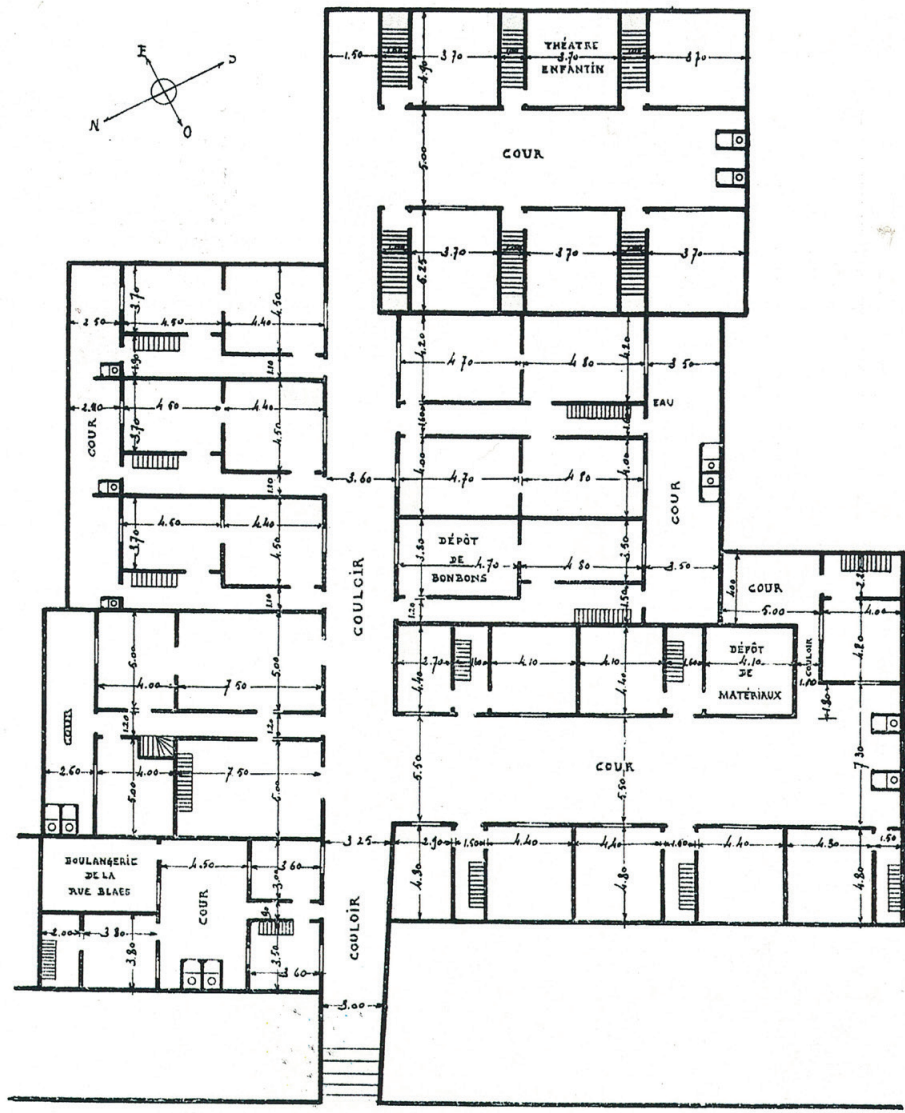
Il se mit à chercher dans le taudis ce qu'on pourrait bien brûler encore, mais ne trouva que les sabots des enfants. Il les jeta de côté, et recommença à chercher... rien... Il revint aux sabots, les empila dans l'âtre, et y mit le feu ; puis il se coucha.

– Je vais m'allonger contre toi pour te réchauffer.

La lampe s'éteignit faute d'huile ; les petits sabots brûlaient lentement parce qu'ils étaient mouillés ; mais l'atmosphère se réchauffa et une meilleure sensation nous envahit.

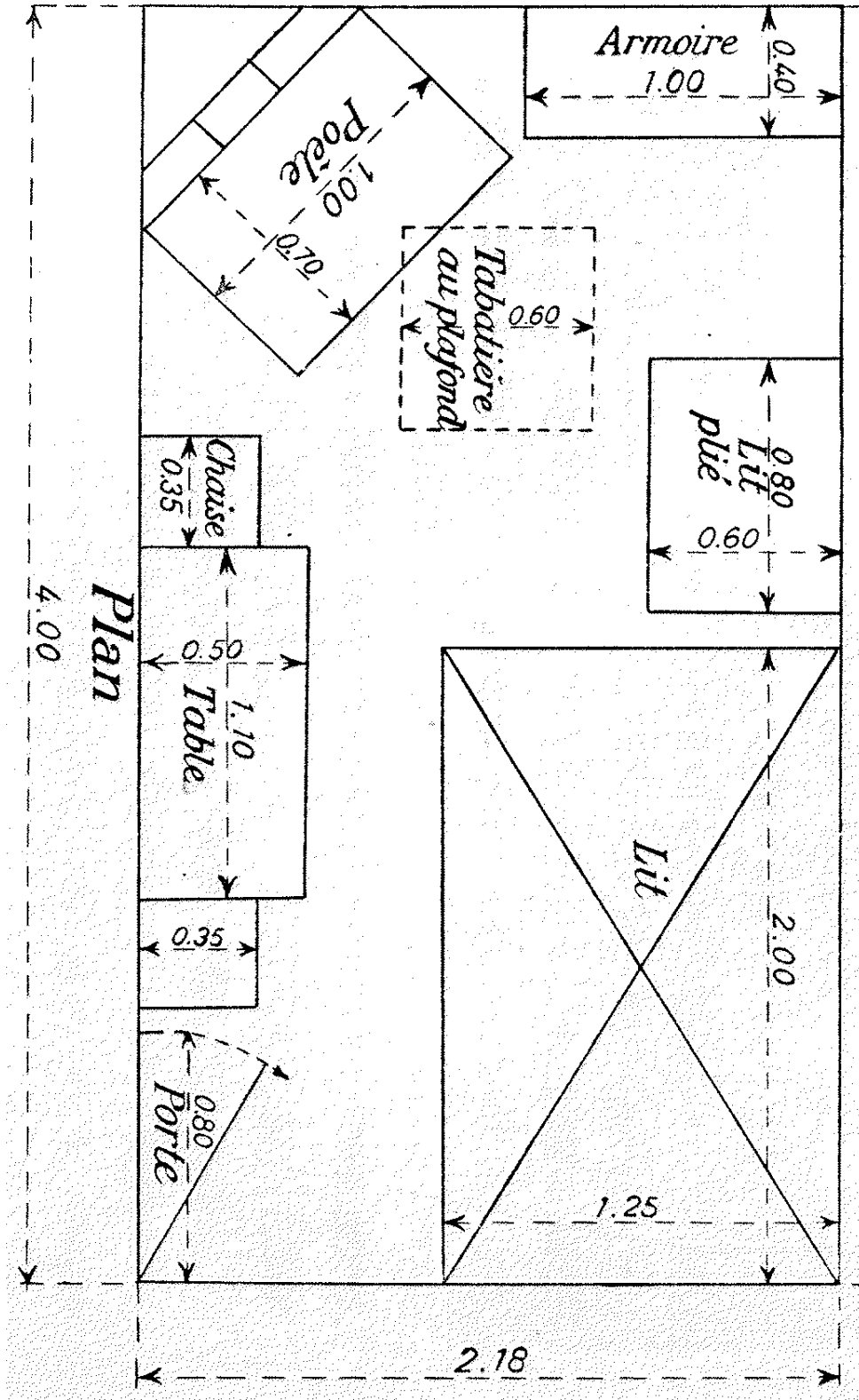
Annexe 11 : 3 photos issues des Cahiers de la Fonderie (n°42)





RUE BLAES

Annexe 12 : Plan d'une mansarde issu des Cahiers de la Fonderie n°6



Armoire sous la lucarne.



Poêle

Chaise

Table

Lit pliant

Grand lit

Un des taudis les plus caractéristiques, à Bruxelles, rue de la Samaritaine. La mansarde, qui mesure (voir plan ci-dessous) $4^m \times 2^m18$, seulement, et dont le plafond est en pente rapide, abrite le père, la mère et 5 enfants ! On peut à peine circuler entre le grand lit, le lit pliant, l'armoire, le poêle et deux chaises. Deux enfants doivent dormir sur ces chaises. Et cette horreur coûte 96 francs par mois ! Impossible, depuis deux ans, de trouver un asile pour ces malheureux qui vont à la mort. Un enfant est gravement malade déjà.